

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31^e ANNÉE

N^o 6

15 MARS 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés, 21, rue des Petits-Champs (entrée, 1, rue de Chabanais) au 1^{er} juillet 1888.

Le premier avril, jour de Pâques, le dimanche le plus rapproché du 31 mars, nous convions nos amis à se rendre, à deux heures précises, au cimetière du Père Lachaise, pour la cérémonie commémorative de la mort d'Allan Kardec.

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

(Voyez *Revue spirite* du 1^{er} mars 1888.)

Si l'on s'en rapportait au dire des théosophes, il semblerait que les médiums spirites fassent profession de se dépouiller en faveur des Esprits de toute volonté propre, et qu'ils se résignent à n'être plus que de simples instruments entre les mains de ces derniers. Cette manière de comprendre la médiumnité n'est nullement fondée; elle peut s'appliquer seulement aux médiums obsédés. Mais si la médiumnité facilite l'obsession, il n'est pas besoin d'être médium pour être obsédé, et nous n'avons que trop de frères sur la terre qui en fournissent journellement la preuve. Pour établir que tout médium peut et doit conserver intégralement son libre arbitre, toutes les fois qu'il ne se fait pas volontairement intermédiaire entre désincarnés et incarnés, il me suffira d'examiner avec vous les principales sortes de médiumnités.

Prenons d'abord la plus simple, la plus vulgaire, celle qui s'exerce par des coups frappés. En quoi le reproche de passivité peut-il être appliqué au médium typtologue? Voudrait-on qu'il fît mouvoir la table à son gré et suivant son caprice, pour montrer qu'il n'est point passif? Mais alors on l'accuserait de supercherie. Que fait-il dans une séance d'évocation? Rien autre chose que de prêter son fluide à l'Esprit qui se communique, afin de lui permettre de produire les mouvements d'objets inanimés, ou les bruits connus sous le nom de coups frappés. Certes il est passif pour cette œuvre, puisqu'il y participe par un phénomène indépendant de sa volonté. Mais cette passivité est toute physique, et l'intelligence n'en est pas affectée. Elle

conserve la plénitude de son libre arbitre, et rien n'entrave l'usage de sa volonté. Si l'évocateur n'est pas le médium, ce dernier peut penser à toute autre chose pendant que la communication suit son cours.

Voilà pour le typtologue. Voyons maintenant ce qui se passe pour le médium écrivain. S'il est ce qu'on appelle *mécanique*, il n'a aucune conscience de ce qu'il écrit. Il se prête à une action spirituelle, il n'y résiste pas ; mais il ne soumet nullement à autrui son libre arbitre. Il conserve pleinement son autonomie.

Il semble que ce soit surtout le médium écrivain intuitif que les théosophes ont en vue, quand ils formulent l'accusation de passivité. En effet le médium intuitif a pleine conscience de ce qu'il écrit sous la dictée des Esprits, et il écrit non ce qu'il pense, ce qu'il croit être la vérité, mais ce que pense et croit un autre.

Sans doute ce médium est passif, et il n'est bon médium qu'à la condition de l'être, c'est-à-dire d'écrire les pensées de l'Esprit qui se communique aussi fidèlement que possible, sans les altérer en rien. Il faut qu'il s'applique à être passif. Mais il ne faut pas jouer sur les mots. En quoi cette passivité, voulue mais temporaire, entrave-t-elle le libre arbitre du médium ? En quoi le subordonne-t-elle en quoi que ce soit à l'Esprit évoqué ? Est-ce que, la dictée une fois achevée, il n'a pas la liberté de la juger, et d'adopter une opinion absolument contraire, si elle lui semble plus logique ? N'est-il pas complètement dans le cas d'un secrétaire écrivant sous la dictée d'un incarné ? Ce secrétaire, pour bien s'acquitter de sa tâche, doit être passif tant qu'il écrit, car il ne doit altérer en rien la pensée de celui qui dicte. Mais une fois sa besogne terminée, la passivité cesse, et il reprend la plénitude de sa liberté.

On cherchera à atténuer la valeur de cette comparaison en disant que le médium intuitif subit souvent inconsciemment l'influence d'un Esprit, qui parvient à lui imposer ses idées par la suggestion ou autrement. Je ne nie pas qu'il en soit ainsi quelquefois, je dirai même trop fréquemment. Mais il ne faut pas oublier que ce n'est pas là l'état normal ; c'est au contraire une anomalie. Il est certain en fait que, sauf le cas exceptionnel des obsédés, tout médium intuitif exerçant sa faculté après des études préalables suffisantes, en ayant soin de soumettre tout ce qu'il obtient à des amis éclairés et de ne pas se laisser entraîner à écrire dans l'isolement, — ainsi que je l'ai recommandé en indiquant ces conditions comme étant les seules qui permettent d'entretenir des relations fructueuses avec le monde invisible — il est certain, dis-je, que tout médium qui se soumettra à ces règles conservera dans leur intégralité son libre arbitre et sa volonté, et comme conséquence sa capacité pour le progrès, quelle que soit la passivité avec laquelle

il s'efforcera de reproduire fidèlement la pensée de l'Esprit. S'il y a un danger, c'est le danger d'obsession, et il est conjuré complètement par la substitution, dans les rapports avec les Esprits, de l'action collective à l'action isolée et individuelle. Ce n'est pas le seul service que ce mode d'action rendra à l'humanité. En lui est le progrès.

Ceci dit, je ne vois pas comment les autres sortes de médiumnité pourraient être atteintes par le reproche de passivité. Le médium voyant ou auditif dira ce qu'il voit ou ce qu'il entend dans le monde spirituel ; celui qui obtient l'écriture directe recevra les écrits de ses frères invisibles ; celui qui obtient des apparitions sera entransé pendant que l'assistance examinera le phénomène. En quoi cela peut-il entraver la volonté, et empêcher le médium, revenu à l'état normal, de supporter ses épreuves comme tous ses frères incarnés, et d'être en pleine possession de son libre arbitre ?

Le reproche de passivité formulé par les théosophes est, on le voit, beaucoup trop vague pour être pris au sérieux. Quand ils l'auront précisé davantage, et qu'ils auront montré les mauvais effets que l'exercice de la médiumnité peut produire d'une manière durable sur les médiums, on s'apercevra qu'ils s'appuient sur des exceptions pour formuler une règle. Quant à moi je la formulerai tout autrement, en disant que l'exercice de la médiumnité met quelquefois l'obsession en lumière, mais qu'elle ne la produit pas, et qu'exercée dans les conditions normales et scientifiques, elle laisse parfaitement intacts la volonté de l'homme et son libre arbitre.

Maintenant que j'ai répondu aux théosophes, je reviens à mon sujet.

Je vous ai présenté la formation des médiums comme le moyen le plus efficace de vulgariser le spiritisme. En effet, c'est par les faits et phénomènes médianimiques que le mouvement spirite a été lancé, et c'est par eux seulement qu'il pourra se généraliser. Les spirites jusqu'ici forment l'exception, et la masse non spirite ne se laissera pas entraîner par des raisonnements, par des affirmations, par des conférences. Ces divers moyens sont excellents pour appeler l'attention, et faire naître la curiosité et le désir de vérifier la réalité des faits, mais ce n'est pas à notre époque qu'ils suffiront pour faire des prosélytes. Quelque logiques et satisfaisantes pour l'esprit que soient la doctrine nouvelle et la conception générale de l'homme et de la vie dont elle découle, du moment qu'elle s'appuie sur la survivance de l'âme prouvée surtout par la faculté qu'elle a de communiquer après la mort avec les vivants, chacun voudra voir et constater par lui-même la réalité du phénomène. Pour que cela fût possible, comme jusqu'ici tous les incarnés ne sont pas médiums, il serait à désirer que tous ceux qui ont cette aptitude le sussent, et qu'ils s'appliquassent à la développer pour leur instruction et pour celle de leurs frères.

Ce n'est que lorsque le désir d'expérimenter par soi-même les faits spirites se sera généralisé que le spiritisme pourra se vulgariser véritablement. Jusque-là, il restera confiné comme un dépôt en un petit nombre de mains, et les spirites, répandus dès aujourd'hui un peu partout comme des jalons, resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire les cadres sans soldats de l'armée de l'avenir. Mais le moment viendra par la force des choses, où le désir de connaître les nouvelles doctrines se répandra comme une trainée de poudre, d'abord dans une province, puis dans une autre, et finalement dans tout notre pays, et dans tous les pays civilisés. A ce moment, il faudra que les anciens spirites paient de leur personne et se mettent à l'œuvre, car c'est à eux que l'on demandera l'initiation. Il importera qu'alors ils soient prêts pour l'action, et qu'ils puissent sans hésitation et avec une certaine unité diriger les nouvelles recrues, de manière à leur éviter les tâtonnements infructueux et les fausses manœuvres. Il importe surtout que les principes qu'ils leur transmettront soient par avance bien étudiés, afin de leur éviter des chutes qui pourraient en rebuter beaucoup, et de les mettre à même de constituer partout des groupes d'études composés au plus d'une dizaine de personnes, où les médiumnés puissent se développer sagement, sans donner de prise à l'obsession.

Pour cela, il faut que le principe de l'action collective soit tout d'abord posé comme la condition absolue du succès; et pour que ce principe soit adopté généralement, il faut qu'il soit bien expliqué et bien compris. On n'y parviendra qu'en faisant bien connaître le monde des Esprits, composé au point de vue de la moralité exactement comme le monde matériel dont il est la doubleure invisible, et en faisant comprendre quelle action malfaisante les individualités arriérées de l'erraticité peuvent exercer sur les incarnés, et surtout sur les médiums, par leurs inspirations occultes et particulièrement par la suggestion qui a été étudiée et mise en lumière tout à point pour l'instruction des spirites et des médiums.

Il faut que l'expérience des premiers pionniers du spiritisme, péniblement acquise à leurs dépens, serve à leurs frères au moment du grand mouvement spirite, qui sera comme la préface de l'ordre nouveau. Ils disposent aujourd'hui non seulement de l'expérience résultant de quarante ans de pratique, mais encore des nouvelles découvertes de la science magnétique, qui faisaient défaut à leurs devanciers. Il serait donc possible de rédiger une sorte de manuel du spiritisme expérimental qui, sans donner au fond des conseils meilleurs et plus complets que ceux du Livre des médiums, pourrait les formuler avec plus de méthode, en s'appuyant sur les observations faites pendant ces quarante années et sur les découvertes nouvelles des magnétiseurs, de manière à tracer à tous les groupes et à tous les médiums des

règles sûres, dont l'observation rigoureuse aurait pour effet de leur permettre des études fructueuses, en les soustrayant à tout danger.

Un tel livre a de quoi tenter le dévouement des spirites les plus avancés, et celui qui aurait mené à bien cette œuvre aurait certainement payé largement sa dette au progrès. Il faudrait qu'il fût conçu dans un grand esprit philosophique, commençant par poser et mettre en lumière tous les éléments du problème, toutes les bases, pour en faire découler ensuite les conséquences pratiques au point de vue de l'étude du monde invisible par le moyen de la médiumnité.

Mais qui pourrait faire ce livre? Qui aurait à la fois l'expérience et l'esprit philosophique dont le concours serait indispensable? En est-il parmi les spirites qui aient à la fois la capacité nécessaire et en même temps la confiance en eux-mêmes d'où naîtrait pour eux la volonté de tenter cette œuvre? En vérité je l'ignore. Mais je voudrais que mon appel pût être entendu dans le camp spirite, et susciter quelque noble dévouement.

Est-il à craindre qu'un tel effort soit aujourd'hui prématuré? Peut-on espérer, en l'ajournant, de nouveaux progrès, de nouvelles découvertes sur lesquelles on pourrait s'appuyer? C'est possible; mais en raisonnant ainsi, jamais on ne ferait rien, car le progrès est incessant, et l'on peut toujours espérer que demain apportera quelque nouvelle conquête. La seule crainte sérieuse serait que l'œuvre réalisée ne demeurât presque inutile, si le mouvement spirite attendu tardait trop à se prononcer, parce qu'alors elle finirait par se trouver en arrière des nouvelles connaissances acquises. Evidemment ce danger est réel; mais il me semble qu'il vaut mieux le courir que de risquer de se trouver au dépourvu le jour où le grand élan vers un meilleur avenir s'emparera des masses.

(*A suivre.*)

(*Communication reçue au Groupe bisontin.*)

LE CAPUCIN DE ROMANES

(Tiré du *Rappel* du 26 février.)

Il lui fut prêté, en décembre 1880, comme sujet d'études. M. Romanes le choisit sur les promesses de la mine, qui était d'un capucin intelligent. Il le garda près de deux mois et demi et le rendit en bon état de conservation.

M. G.-R. Romanes, naturaliste anglais de l'école de Darwin, est secrétaire de la Société linéenne de Londres pour la zoologie. Le capucin était un sajou brun du Brésil, appartenant à la Société zoologique.

Il se prit tout de suite d'un attachement passionné pour la mère de son nouveau maître, chez laquelle on le logea, et pour ce maître lui-même. Mme Romanes, âgée et infirme, faisait de lui tout ce qu'elle voulait. Sa

soumission et sa douceur envers cette dame, inspirées par le sentiment des égards dus à sa double faiblesse n'eussent point différé de ce qu'elles étaient. Quant à son affection pour M. Romanes, elle se manifestait d'une façon si exubérante que l'excès en était pénible à voir quand le maître, dans ses visites, se tenait trop loin du pauvre singe à l'attache pour en recevoir les caresses. La sœur de M. Romanes n'eut pas d'abord l'heur de lui plaire, mais finit par obtenir ses bonnes grâces au point qu'il ne se lassait pas de l'inviter à faire la dinette, autrement dit, à partager ses friandises ; même qu'une fois qu'elle regardait d'un autre côté elle se sentit mettre dans la main quantité de pain trempé de lait. On se souvient à ce propos du petit singe de M. Edouard Lockroy, un sajou également, et une bonne âme ; nous en avons raconté l'histoire.

C'est par Mlle Romanes qu'a été tenu le journal des faits et gestes du capucin, journal qui est bien d'une femme par la finesse, la grâce et la bonté, et d'un naturaliste par la précision. Il n'est qu'exact de dire, qu'en annexant ce document à son étude sur l'*Intelligence des animaux*, M. Romanes l'en a enrichie.

Le singe était à couteaux tirés avec tous les domestiques de la maison ; mais quoi ! faut-il qu'un quadrumane ait un cœur d'hôpital pour qu'on lui en reconnaisse un ? Il vivait en mauvais termes avec le petit terrier Sharp, mais n'est-il pas vrai que le chien et le singe étaient en concurrence vitale, l'affection de leurs maîtres tenant une si grande place dans leur vie, une place bien trop grande pour que la jalousie ne trouvât pas à s'y loger ? Le capucin ne pouvait supporter que Sharp s'installât dans le fauteuil où lui, capucin, prenait parfois place quand Mme Romanes s'y asseyait et, pour le faire déguerpir, il le bourrait à bout de bras de coups de pointe d'une canne à lui appartenant. Sharp donnait au singe bien d'autres sujets de plainte, lui dérobant par exemple, des noix, avec lesquelles il se sauvait comme un voleur, relancé par les projectiles du capucin. Car le singe partage avec l'homme le privilège de poursuivre immobile et d'atteindre à distance un ennemi en fuite. Le capucin, en pareil cas, prenait le projectile à deux mains et debout, élevant ses bras au-dessus et jusqu'en arrière de sa tête, il le lançait avec force et précision. Si cependant il n'avait à sa portée que des choses de valeur, cette bête spirituelle se bornait à faire le simulacre de les jeter. Sharp, trop gâté pour qu'un bâton dans la main de ses maîtres lui fit peur, se tenait toujours hors de portée de la canne du singe, lequel, qui ne pouvait faire plus, en frappait précipitamment le plancher pour faire preuve de bonne volonté.

Cette canne lui était un outil aussi bien qu'une arme. Il s'en servait pour attirer à lui des objets auxquels sa chaîne ne lui permettait pas d'atteindre.

Si la canne était trop courte, il prenait un châle par les deux coins, le rejetait par dessus la tête pour ensuite le lancer vivement sur ce qui allumait sa convoitise. Le reste de la manœuvre n'a pas besoin d'être indiqué.

On lui donna un marteau pour casser des noix ; il sut parfaitement s'en servir. Une noix ainsi brisée s'étant trouvée mauvaise, la grimace que cette constatation lui fit faire fit rire une personne étrangère à la maison, ce que voyant le singe en colère lui envoya par les jambes la noix, le marteau, une cafetière qui était dans la cheminée et ses couvertures. Le rire l'agaçait. Il lui arrivait de s'élever sur un séchoir de toilette pour jeter des projectiles, afin que, partis de plus haut, ils portassent plus loin.

Il trouva ce moyen d'allonger sa chaîne attachée à la plaque de marbre d'une toilette placée le long d'un mur : cette plaque, il l'écarta du mur d'abord en passant un bras entre les deux, puis en s'insinuant graduellement dans le vide, enfin en s'arcboutant des quatre membres contre l'un et du dos contre l'autre.

Le séchoir lui servait d'appareil de gymnastique. — Lorsque sa chaîne, à force de s'entortiller autour des barreaux, était devenue trop courte, il l'examinait attentivement, la tirant d'un côté, puis de l'autre. S'étant rendu compte, il faisait autour des barreaux toutes les évolutions nécessaires pour défaire l'entortillement.

Pour mettre fin au tour de la plaque de marbre, on attacha sa chaîne à un boulon à boucle fixé dans le plancher. Ce nouveau système fut aussitôt son grand sujet d'étude. Ayant en vain cherché « pendant des heures » à se détacher, il se mit avec la même persistance à marteler la chaîne et l'anneau, sans plus de succès ; mais il emmêla de telle sorte sa chaîne que Mlle Romanes passa plus d'un quart d'heure à y remettre de l'ordre. « Pendant tout ce temps il resta — raconte-t-elle — tranquillement assis près de moi, suivant mes mouvements avec le plus grand intérêt, écartant mes doigts par moments, pour mieux voir, et d'autres fois me lançant un regard plein d'intelligence pour me demander comment je m'y prenais. » Il recommença ensuite son martelage auquel il mit la même persévérance que devant, mais en ayant bien soin cette fois de ne plus engager la chaîne dans l'anneau.

S'étant pris un doigt de pied dans une charnière du séchoir, il reconnut l'impossibilité de se dégager sans avarie et, sagement, s'abstint, ne bougea plus, ne fit pas de bruit, mais poussa de petits cris plaintifs pour attirer l'attention. Pendant qu'on le dégageait, non sans lui faire du mal, il se tenait tranquille exprimant par les yeux sa reconnaissance.

Un jour, il s'empara d'un balai de cheminée. Le dévisser fut l'affaire d'un instant. Le revisser, question qui se posa aussitôt après, était une autre

affaire. Il y réussit cependant, mais « à force de persévérance », dit l'aimable témoin. De cette qualité, la persévérance, si ordinairement déniée au singe, celui-ci a déjà donné des preuves dans ce qui précède. La constatation a tant d'intérêt, et en cette circonstance nouvelle l'observation fut si détaillée et si précise qu'on nous permettra d'insister.

D'abord le capucin se trompa de bout. Vainement tournait-il, dans le bon sens, d'ailleurs. Il reconnaît son erreur, change de bout, ajuste le vrai à l'entrée de l'érou, et se remet à tourner. Ce qui faisait la difficulté de l'opération, c'était que le balai, à cause de la longueur de ses crins, fuyait sous la pression malgré l'effort d'un des pieds pour le rendre stable. Les deux mains étaient occupées par le manche, l'une à le tenir en position, l'autre à le faire pivoter. « Enfin, à force de constance », le manche mordit et presque aussitôt fut vissé à fond. Il est remarquable que dans ces nombreux essais le singe n'ait pas une seule fois fait tourner le manche dans le mauvais sens.

« L'opération accomplie » — je rends la parole à Mlle Romanes dont ici le texte ne peut plus être abrégé sans dommage pour la science — « il la « répéta jusqu'à ce qu'il se fût familiarisé avec l'art de visser et de dévisser, « après quoi il se mit en quête de quelque autre amusement. Il est curieux « qu'il tienne tant à obtenir un résultat qui ne lui apporte aucun avantage « matériel. On dirait que le seul désir d'accomplir une tâche qu'il s'est « imposée suffit pour l'encourager aux plus grands efforts. C'est là, en appa- « rence, un sentiment très humain, qui ne se retrouve, que je sache, chez « aucun animal. Ce n'est pas pour se faire applaudir qu'il travaille, car il ne « s'occupe pas de voir si on le regarde; c'est tout simplement pour arriver à « son but, et tant qu'il n'y est pas arrivé, il s'y acharne sans se permettre la « moindre distraction. »

On voit que si l'auteur s'était proposé d'offrir en un cas particulier le contre-pied des généralités courantes sur les singes, il n'eût pu se mettre davantage en contradiction avec elles, mais Mlle Romanes ne fait que raconter ce qu'un vrai singe lui a offert. Si ce singe vrai est aussi peu ressemblant que possible au singe théorique, cela est loin de diminuer la valeur de l'observation. Celle-ci a tant de prix qu'on est charmé qu'elle soit d'une dame.

Comme le capucin s'évertuait contre la serrure d'une boîte, on lui en donne la clé. « Pendant deux bonnes heures, » — notez encore ceci — « il « s'efforça de trouver à s'en servir. La serrure est en assez mauvais état, et « pour la faire jouer il faut appuyer sur le couvercle, ce qui revient à dire « qu'il n'y avait guère chance que l'animal pût ouvrir la boîte; mais il finit « par trouver la manière d'introduire la clé et de la tourner de droite à

« gauche, essayant à chaque fois de soulever le couvercle pour voir s'il avait réussi. »

Il s'amusa tout un jour à fourrer dans le feu, pour les ^len retirer fumants et jouir de l'odeur du bout calciné, des morceaux de bois dont on lui avait donné une poignée le matin. Une autre fois, voulant allumer un morceau de papier qui, à cause de sa flexibilité, n'arrivait pas jusqu'au foyer, il lui donna en le roulant la rigidité nécessaire et, ayant réussi ainsi à l'enflammer il le regarda brûler avec une satisfaction évidente. On lui donna ensuite un journal; il le réduisit en bandes, façonna chacune d'elles en rouleau et les fit brûler l'une après l'autre sans jamais se brûler lui-même.

M. Romanes ayant mis un miroir debout sur le plancher, le capucin reconnut tout de suite un capucin. D'abord alarmé, bientôt rassuré au point de s'efforcer à entrer en contact avec ce semblable si inopinément apparu, il fit plusieurs fois le tour du miroir et, enfin, revenant à l'image, se livra à des démonstrations du plus haut comique. Impossible de ne pas voir que non seulement il se prenait pour un autre, mais se trompait sur son sexe et se faisait la cour. Il appuyait ses lèvres contre ces lèvres décevantes venues au-devant des siennes; puis, dressé sur ses jambes, se promenait de long en large devant la belle de son illusion, en se dandinant d'un air avantageux ou s'en éloignant à petits pas en la regardant par dessus l'épaule. Sa certitude de se montrer dans tous ses avantages crevait les yeux: N'est-ce pas que je suis beau? faisait-il. On croirait relire le récit, si souvent rencontré dans les relations de voyage contemporaines, des manœuvres de coquetterie de quelque fat issu de Cham, fat qui, d'ailleurs, ne diffère guère des nôtres que par la peau et la pelure. La fatuité a chez tous les hommes des allures pareilles et les plus puants des singes sont hommes par la conformité des leurs avec les nôtres.

Le capucin, rendu à la Société zoologique à la fin de février 1881, mourut en octobre de la même année. Chaque mois, celui sous le toit duquel il avait vécu pendant quelques semaines allait le voir à la maison des singes et, avant que l'homme eût pu distinguer l'animal parmi ses parcs, il était reconnu. Le petit être accourait jusqu'à sa grille, tendait les deux mains à travers les barreaux et exprimait la joie la plus vive. Curieux de voir jusqu'où ce discernement pourrait aller, M. Romanes profita d'un lundi de Pâques où les curieux remplissent la salle pour en faire l'expérience. Quoique placé derrière trois ou quatre rangs de curieux, il se vit presque immédiatement reconnu, le capucin accourant à travers sa cage pour lui faire accueil. « Quand je m'en allai, il me suivit selon son habitude, jusqu'à l'extrémité de sa cage, et y resta m'accompagnant du regard tant que je fus en vue. »

Résumant ses observations, M. Romanes insiste sur « l'infatigable esprit » d'investigation » de ce sajou, sur son « application soutenue » digne selon lui, d'être offerte en exemple à plus d'un « observateur superficiel », sur « l'intensité de sa satisfaction » quand il avait réussi à faire quelque petite découverte ; sur le « contrôle auquel il la soumettait », par une pratique opiniâtre « du résultat acquis ». J'aurais aimé à reproduire tout le passage : ce qui précède en est extrait mot à mot et en reproduit fidèlement le sens. Enfin, il conclut en disant que « de pareils faits font comprendre » comment, partie de si haut, la psychologie du singe peut engendrer celle « de l'homme ». Ici, c'est le système qui montre le bout de l'oreille et toute la tête avec.

Ce qu'à notre sens on comprend beaucoup mieux, c'est que la seule histoire de ce sajou ne laisserait debout aucune des fins de non-recevoir opposées à la domestication des singes ; c'est encore que dans le milieu domestique les facultés intellectuelles dont le capucin fit preuve, soumises à une culture méthodique (savante et affectueuse), seraient susceptibles de développements dont l'expérience, qui seule en peut fixer la limite, est bien digne d'être faite.

VICTOR MEUNIER.

ENTERREMENT ÉMOUVANT

Pau, 9 février : Un fait très extraordinaire, qui a été l'objet de toutes les conversations, s'est produit ce matin entre dix et onze heures à l'église Saint-Martin de Pau.

Une foule considérable assistait au service funèbre de M. Proszinsky, ancien élève de l'Ecole polytechnique, fils d'un ingénieur du département.

Vers la fin de la messe quelques personnes voisines du catafalque entendirent le bruit de plusieurs coups frappés dans l'intérieur du cercueil ; elles n'y prêtèrent d'abord qu'une faible attention, mais les bruits s'étant reproduits d'une façon identique vers la fin de l'absoute, elles avertirent le père du défunt.

M. Proszinsky, au comble de l'émotion, fit transporter le cercueil de son fils dans la sacristie et le fit ouvrir en toute hâte.

Les docteurs Daran, et Lahillone, qui se trouvaient dans l'assistance, déclarèrent que le fils Proszinsky était réellement mort. Mais en présence des bruits fâcheux qui circulaient ils engagèrent à surseoir aux obsèques.

A l'heure actuelle le corps du défunt, placé dans la bière découverte, est encore à la sacristie de l'église Saint-Martin ; les deux sœurs qui ont assisté aux derniers moments de M. Proszinsky ont bien déclaré avoir entendu frapper des coups distincts dans l'intérieur du catafalque, mais elles attri-

buent ces bruits à une cause étrangère, et aïllement que, Proszinsky, était mort au moment de la mise en bière.

On espère donc que M. Proszinsky n'aura pas été enseveli vivant.

L'inhumation se fera demain vendredi, à dix heures. (*Tiré du Petit Journal.*)

D'où viennent ces bruits ? Les journaux n'en disent rien. Les spirites ont la réponse toute prête, une longue expérience leur en ayant nettement indiqué la cause, mais ils préfèrent que nos contradicteurs interrogent les œuvres des Hare, Varley, Juge Edmonds, Cox, Zollner, W. Crookes, Russell Wallace, etc., et plutôt : *Choses de l'autre monde*, de Eugène Nus, qui les résume toutes.

Ils sauront alors que ces coups frappés ont leur raison d'être, comme ils l'ont eue partout en forçant les hommes les plus scientifiques et les plus recommandables, à reconnaître l'existence d'une *force psychique* ; c'est ce que nous appelons *les esprits*.

Les savants ne pouvant démontrer ce que c'est qu'une force, n'osent adopter notre définition de peur de se compromettre, et de ce fait, les journalistes ont la bouche close pour obéir à l'antique, au sacro-saint préjugé !!!

Laissons-les se débattre avec la force psychique, et puissent les amis de M. Proszinsky, et de son fils l'ingénieur, mettre à profit l'avertissement salutaire que leur a donné l'âme du mort, en les troublant si profondément à l'aide de coups frappés.

Dans la prochaine revue, nous parlerons de l'enterrement de *Mme Carton*, à Reims, belle-mère de *M. Monclin* ; cette cérémonie a eu lieu le mardi, 6 mars ; une foule d'amis sympathiques suivaient le convoi.

BAVARDAGE

(Tiré du *Mot d'Ordre.*)

Bon ! Voilà les bêtises qui recommencent ! Un nouveau médium a apparu en Angleterre. Or, savez-vous d'abord ce que c'est qu'un médium ? C'est, paraît-il, un être privilégié, qui est, à son insu et sans le vouloir, le réceptacle et le transmetteur de forces inconnues, quelque chose comme une pile où s'emmagasine et circule l'électricité.

Or, voici ce que fait le nouveau médium, qui s'appelle Eglington.

Au milieu d'un salon, éclairé par des lampes dont la lueur est tamisée par des écrans, le médium, après s'être surexcité par des mouvements ra-

pides, brusques des mains, des bras, des jambes, des épaules, s'arrête brusquement, devient immobile...

Et alors, sur diverses parties de son corps apparaissent des plaques lumineuses, d'un blanc phosphorescent, qui se meuvent, se groupent, descendent le long du corps jusqu'à terre... puis alors, s'épaississant en une sorte de fumée, se condensent, s'élèvent formant une colonne plus haute que le médium qui, à ce moment, tombe de toute sa hauteur, en un état de catalepsie absolue.

La colonne de fumée prend une forme plus distincte et reproduit l'apparence d'un être vivant... que dis-je, l'apparence ? c'est une matérialisation complète. On voit cet individu ; il remue, il marche, on peut le toucher...

N'est-ce pas à douter — primo, de la {bonne foi des témoins — secundo, de sa raison, à supposer que notre raison soit intéressée à ne pas admettre des phénomènes nouveaux.

Et que pouvons-nous répondre, quand un homme comme William Crookes, un des savants aussi illustres que lui — groupe d'examineurs qui serait représenté à Paris par Pasteur, Chevreul, Berthelot et Charcot, — affirment que les faits sont réels, les constatent au moyen d'appareils mathématiques et... photographient les apparitions.

Que répondre ?

Eh bien, tout simplement ceci : Que Charcot, Berthelot, Chevreul et Pasteur assistent aux expériences et nous en rendent compte...

Après cela... nous verrons !...

Un Parisien.

Nota : Après cela, nous verrons ! dit le signataire de l'article, avec une désinvolture qui manque de sérieux ; pour assister aux séances, il est indispensable que nos savants suivent l'exemple donné par leurs pareils des autres nations, car ces savants sont allés vers l'agent du phénomène, n'attendant pas qu'il daignât se déplacer pour leur être agréable. Les Zöllner, les Hare, les Boutleroff, les Russell Wallace, Varley, W. Crookes, égaux en valeur à MM. Charcot, Berthelot, Chevreul, Pasteur, ont cherché et trouvé à l'aide d'investigations suivies. Que nos docteurs et nos chimistes suivent leurs traces, non seulement ils auront accompli un devoir mais recueilli de grandes et importantes vérités.

SEANCE D'HYPNOTISME AU PALAIS-ROYAL

(Traduit du journal espagnol « *El criterio espiritista* ».)

Janvier 1888 : Quelques détails, très curieux, ont été publiés sur une séance d'hypnotisme, dans *El Eco national* et d'autres journaux.

La reine Christine, connaissant les expériences d'hypnotisme obtenues

par le docteur Das, sur différents sujets et spécialement avec la *Señorita doña Mercedès Montero de Espinosa*, manifesta le désir d'étudier cette classe d'expériences ; les intéressés, très honorés de cette faveur, s'y prêtèrent avec empressement.

La séance eut lieu en présence de la famille royale, dans le salon dit : *du piano*.

Le docteur Das fit une explication succincte de l'état hypnotique qui, dit-il, peut se provoquer par la vertu et l'efficacité du regard, par suggestion mentale, par l'effet de la vibration dans les organes auditifs.

Le docteur mit son influence à la disposition des personnes royales ; les résultats qui s'obtinrent pendant les deux heures que dura la séance furent dus à l'initiative et à la désignation de SS. MM. et de S. A., et plus spécialement, et plus souvent, à l'intervention directe de S. M. la reine régente.

L'hypnotisée, après avoir remué les bras, soit le gauche, soit le droit, à la volonté, au choix mental, S. M. la reine provoqua la contracture musculaire, constatée par ces personnages ; on passa à l'expérience de la transposition des sens par suggestion, et S. M. fit cette suggestion, que l'hypnotisée mangeât une patate douce, cuite ; la señorita Montero dévora la moitié d'une pomme de terre crue, en disant qu'elle avait le goût de la patate douce.

Dans la transposition du tact, provoquée sur un signal de S. M., il se produisit chez l'hypnotisée, l'anesthésie du bras gauche et l'hypéresthésie dans le bras droit, enfin la presque insensibilité absolue dans les deux bras, jusqu'à cet inconcevable fait, qu'ayant mis dans les mains de l'opérée les deux pôles (reoforos) d'un grand appareil électro-magnétique de 100 degrés, elle souffrit, sans aucune commotion, une décharge de 35 degrés, tandis que le comte de Morphi put à peine en supporter une de 4 degrés.

Dans la transposition de la vue, l'expérience fut très brillante ; l'hypnotisée se leva par suggestion mentale, le docteur Das étant à une extrémité du salon, et dans l'angle latéral de celui qu'occupe le piano ; c'est là que se rendit la señorita Montero, marchant résolument, entre la multitude de chaises et de fauteuils qui étaient répartis dans le salon.

A son côté marchait S. M. la reine ; quand l'opérée (*la operada*) arriva à l'endroit où était le docteur Das, S. M. lui ordonna de voir, par la pensée, combien elle avait de doigts de sa main étendus, et combien de fermés, ce que Mlle Montero devina à l'instant.

Ensuite, S. A. l'infante doña Isabel marqua, dans le coin opposé du salon, une croix sur le tapis, et le docteur Das ordonna à l'hypnotisée qu'au moment où S. M. la reine ferait un signal avec le lorgnon qu'elle tenait à la main, elle marchât en arrière jusqu'à l'endroit marqué pour s'y arrêter.

La señorita Montero marcha en arrière avec autant de sûreté et de fermeté qu'elle eût pu le faire en allant devant elle, et étant réveillée; elle s'arrêta, automatiquement, lorsque ses pieds se posèrent sur le signe marqué par l'infante.

L'expérience de la transposition de l'odorat ne fut pas moins surprenante; l'hypnotisée, suggérée à cette fin, que l'ammoniaque ait pour elle les effets agréables de l'eau de cologne de Farina, elle aspira fortement l'alcali volatil, pendant une minute, avec des démonstrations d'un véritable délice; dans l'état normal, une personne ne peut aspirer cette substance sans perdre connaissance.

La transposition de l'ouïe, avec extase, eut aussi de brillants résultats pendant que S. A. l'infante touchait une très douce mélodie sur le piano.

L'expérience la plus surprenante fut celle-ci :

S. M. demanda à la señorita Montero si elle pouvait la suivre mentalement jusqu'à son cabinet d'études? L'hypnotisée ayant répondu affirmativement, S. M. l'interrogea en ces termes :

- Que voyez-vous à l'entrée, à main droite?
- Une table à écrire.
- Et qu'y a-t-il sur cette table du côté droit?
- Des papiers.
- Et sur le côté gauche?
- Des enveloppes de lettres.
- Enveloppes vides?
- Non, quelques-unes contiennent des cartes de visite.
- A la gauche de l'habitation, que voyez-vous?
- Une armoire.
- Nommez quelques objets parmi ceux qui sont placés dans l'armoire?
- Je vois un petit coffre.
- De quelle matière est ce coffre?
- En fer.
- Que contient-il?
- Des papiers.
- Des papiers blancs?
- Des papiers écrits, et d'autres imprimés.
- Vous ne voyez rien de plus?
- Si.
- Que voyez-vous?
- Un portrait.
- De qui?

— De S. M. le roi Alphonse.

Il y eut quelques minutes de respectueux silence.

Après les expériences de transposition des sens, on pratiqua la suggestion mentale à distance, qu'auparavant on nommait faussement *divination* ; ce n'est que la transmission de la pensée, ou correspondance qui s'établit entre le cerveau de l'opérée et le cerveau de l'opérateur.

S. M. la reine, invitée à se mettre en contact avec l'hypnotisée, le docteur Das demanda à celle-ci si elle savait qui lui donnait la main ?

— S. M. doña Christine, répondit la señorita Montero.

— Aimez-vous beaucoup S. M. la reine, demanda le docteur ?

— Beaucoup, parce qu'elle est bonne, répondit Mercedes.

— Obéirez-vous à tout ce que vous ordonnera et vous suggérera S. M. ? interrogea l'opérateur ?

— Je lui obéirai, dit la jeune fille.

Le docteur Das, laissant établi le courant d'influence entre S. M. la reine et l'hypnotisée, s'éloigna ; depuis ce moment, sur celle-ci domina la volonté de l'auguste régente, qui lui fit dire les chiffres et les mots que S. M. doña Isabel écrivit sur une carte ; elle donnait le chiffre des morceaux que la reine avait déchirés à une autre carte, avec cette particularité, que S. M. s'étant trompée dans le nombre des morceaux, l'opérée rectifia l'erreur avec exactitude.

Ensuite, S. M. cacha une autre carte entre les feuilles d'un livre de musique, mêlé sur une chaise à huit ou dix autres cahiers ; la señorita Montero fit sortir de la pyramide de livres celui dans lequel était cachée la carte, cela immédiatement.

La reine doña Christine demanda :

— Qu'ai-je dans la poche de mon vêtement dans ce moment-ci ?

— Une lettre.

— Combien de pages d'écrites dans cette lettre ?

— Trois.

— Savez-vous de qui est cet écrit ?

— De l'auguste mère de V. M.

— Voyez-vous ma mère ?

— Oui, madame.

— Elle se porte bien, ma mère ?

— Oui.

La reine voulut que la señorita Montero fût réveillée.

En ce moment, en effet, elle le fut par suggestion mentale à quatre heures quinze minutes du soir, sur un signal du docteur et lorsque l'ai-

guille à secondes de sa montre marquait quinze minutes, instant désigné par S. M.

Puis, suivirent quelques essais de sommeil par suggestion, à distance, et par vibration.

Pendant l'un de ces sommeils, le docteur Das conseilla à l'hypnotisée de prendre le lorgnon de la reine, après en avoir obtenu préalablement le consentement. La reine ayant mentalement désigné le numéro 22, le docteur Das dit à la señorita Montero, qu'il allait compter un, deux, trois, etc., et qu'elle se réveillât instantanément, lorsqu'elle arriverait au numéro désigné par la pensée de S. M.; en effet, la señorita Montero ouvrit les yeux, subitement, lorsqu'elle entendit le numéro 22.

La señorita se réveilla souriante, mais un peu préoccupée, ou plutôt dominée par une idée, un désir irrésistible; S. M. la reine s'était placée à une certaine distance, se montrant indifférente, ou distraite, et la señorita Montero, mue par une impulsion inconsciente, s'en fut à ses côtés, l'observa quelques instants, vit qu'elle ne tenait pas le lorgnon dans la main, et découvrit la poche du vêtement; avec dissimulation elle se mit à côté de la reine, comme pourrait le faire le plus habile des voleurs, introduisit la main dans la poche du vêtement de S. M., s'empara du lorgnon et s'en fut, cauteleusement, le donner au docteur.

Le docteur l'endormit à nouveau, pour lui ordonner que, cette fois, elle fût obligée de ployer le genou gauche devant S. M. pour implorer son pardon de l'action irrespectueuse qu'elle avait commise; le sujet l'accomplit avec obéissance.

S. M. la reine demanda au docteur Das si la faculté, le pouvoir ou l'influence hypnotique résidait chez toutes les personnes? Le docteur dit qu'en effet, il résidait dans tout être humain quand il y avait force irrésistible de volonté et absolue et complète concentration de pensée; le docteur expliqua et démontra de quelle manière pouvait se manifester l'irrésistible force de volonté par l'immobilité du regard.

S. M. donna alors des preuves évidentes d'une force de volonté supérieure à tout ce que l'on peut imaginer, en soutenant son regard fixe, immobile, sans cligner les yeux et avec dilatation de ses pupilles malgré qu'elle eut la lumière d'une bougie à deux centimètres de distance de ses yeux.

Le docteur Das déclara que S. M. pouvait hypnotiser en peu de minutes la señorita de Montero, et, en effet, placée en face d'elle, elle la domina de telle sorte, avec le pouvoir de son regard fascinateur, que la jeune fille tomba profondément endormie, après quatre ou cinq minutes.

S. M., convertie alors en opérateur, ordonna, par suggestion, le mouvement des bras de l'hypnotisée, tantôt le gauche, tantôt le droit; finalement,

les deux à la fois, avec production de contracture musculaire, et la chute des deux bras inertes; à un simple signe de ses mains elle la réveilla en comptant de un à dix; lorsqu'elle prononça le numéro qui était celui de la suggestion, la señorita ouvrit les yeux.

Ainsi finit cette séance intéressante.

TRÉSORIER.

INSTITUT MÉDICO-HYPNOTIQUE DE PARIS

34, RUE PIGALLE, 34

ÉTABLISSEMENT MÉDICAL POUR LE TRAITEMENT DES AFFECTIONS DU SYSTÈME NERVEUX ET DES MALADIES CURABLES PAR L'HYPNOTISME.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE.

Paris, le 22 janvier 1888. Nous avons l'avantage de vous informer que nous venons de créer à Paris un établissement consacré au traitement des affections du système nerveux et des maladies qui peuvent être guéries, ou tout au moins heureusement modifiées par l'hypnotisme et les méthodes analogues.

Vous savez quelles cures remarquables ont été obtenues dans ces dernières années par d'éminentes célébrités médicales. Le traitement des contractures et des paralysies de nature hystérique qui avaient résisté jusqu'ici à toute espèce de médication; la régularisation de fonctions physiologiques, qui paraissaient devoir échapper à l'influence de la suggestion hypnotique; la détermination d'une anesthésie générale ou partielle assez profonde pour effectuer les opérations chirurgicales les plus compliquées; des guérisons de l'épilepsie; l'heureuse modification de certaines formes de l'aliénation mentale; le redressement des défauts et des vices, tels sont les principaux résultats déjà inscrits à l'actif du traitement hypnotique.

Cette nouvelle médication qui a pris tout à coup dans la thérapeutique une place si importante est restée jusqu'à présent le privilège de certains malades soignés dans quelques rares hôpitaux. Maintenant que l'action curative de l'hypnotisme et de la suggestion ne saurait plus être mise en doute, il nous a paru utile de faire bénéficier le public, dans la plus large mesure possible, de ces nouvelles découvertes.

Pour que le traitement par l'hypnotisme pût donner tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre désormais, il fallait l'asseoir sur des bases absolument scientifiques, en tenant compte de l'expérience acquise en ces dernières années.

Nous inspirant de ces considérations, et encouragés par les résultats heureux que nous a donnés l'application de l'hypnotisme dans notre pratique

privée, nous avons voulu unir nos efforts pour fonder un établissement accessible à tous.

Dans l'*Institut médico-hypnotique* que nous venons d'ouvrir au premier janvier de cette année, vous et vos malades trouverez toutes les ressources thérapeutiques que peut fournir l'hypnotisme sous ses diverses formes, ainsi que la métallothérapie, l'application des aimants, l'électricité, etc. Ces différentes médications sont appliquées dans notre établissement sans aucune préoccupation d'école.

Nous nous sommes entourés des hommes offrant les garanties scientifiques les plus sérieuses ; nous nous sommes assuré le concours d'un praticien dont la réputation est solidement établie, M. Donato, pour pratiquer l'hypnotisme sur les malades sous notre entière responsabilité ; et nous avons réuni dans notre établissement tous les appareils que la science moderne met à la disposition des médecins.

Nous avons voulu combler aussi une lacune regrettable. Quoique l'hypnotisme soit officiellement reconnu depuis plusieurs années, on ne l'enseigne encore dans aucune faculté de France ou de l'étranger.

Tous ceux qui désirent s'initier à la pratique de cet art important, exercé jusqu'à ce jour par un nombre très restreint de spécialistes, ne trouvent nulle part les utiles conseils dont ils ont besoin. Ce ne sont ni les conférences publiques, ni les quelques démonstrations, exceptionnellement faites dans certains hôpitaux par d'illustres professeurs, ni la lecture des ouvrages contradictoires et plutôt polémiques que didactiques, publiés en ces derniers temps sur la matière, qui peuvent fournir aux médecins consciencieux les éléments de certitude et l'expérience indispensable à l'application de l'hypnotisme dans sa pratique journalière.

Nous ouvrirons donc, dans notre Institut libre, une chaire d'hypnotisme expérimental, et nous vous convions, Monsieur et honoré confrère, à venir assister à nos démonstrations *exclusivement réservées aux médecins*, tous les lundis, de 9 à 11 heures du soir, au siège social, 34, rue Pigalle.

Chacun des éléments constitutifs de notre association a une importance qui n'échappera à personne. Le choix que nous avons fait de l'homme qui en cette matière a acquis une célébrité européenne, et qui a bien voulu se consacrer tout entier à notre œuvre, sera, croyons-nous, plus particulièrement approuvé par vous. On sait, en effet, que la sensibilité hypnotique existe à l'état latent chez la majorité des individus, mais qu'il faut un talent particulier et une longue expérience pour la rendre manifeste et la transformer en un puissant agent thérapeutique. *Ce talent et cette expérience, nul ne pourrait nous les offrir d'une façon plus indiscutable que M. Donato, et c'est pourquoi notre choix s'est arrêté sur lui.*

C'est sur cette organisation aussi complète que nous avons pu la faire, que nous appelons votre attention, en vous invitant à venir constater les avantages offerts à ceux de vos malades que vous croiriez pouvoir être traités par une des médications constituant notre spécialité. Toutes facilités vous seront données pour diriger vous-même le traitement des malades que vous voudriez bien accompagner. Ceux que vous nous adresseriez trouveraient auprès des médecins attachés à l'Institut les soins les plus assidus et les plus dévoués.

Quant à ceux de vos malades qui, éloignés de Paris, seraient obligés d'y faire un séjour prolongé, nous mettrons à leur disposition une maison spécialement aménagée pour eux, et dans laquelle ils se trouveront constamment sous la direction d'un de nous.

Tels sont, Monsieur et honoré confrère, les soins que nous avons apportés dans l'organisation de nos différents services, et que nous croyons de nature à obtenir votre entière approbation. Dans tous les cas, nous tiendrons rigoureusement compte des observations que vous voudriez bien nous faire ou des améliorations que, dans l'intérêt de la science, vous nous demanderiez d'apporter à notre institution (1).

Nous espérons ainsi obtenir, avec votre approbation, toute votre confiance, et nous vous prions de nous la témoigner en nous adressant ceux de vos malades dont les affections pourraient être traitées par l'hypnotisme, toutes les fois qu'il ne vous serait pas possible de recourir vous-même à ce traitement.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré confrère, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

Docteur PH. PINEL, *ancien médecin de l'Assistance Publique de Paris, etc.* ;
— Docteur FLASSCHËN, *de la Faculté de Paris* ; — Docteur MARTEL, *de la Faculté de Paris*, Directeur de la *Revue internationale des Sciences médicales*.

PHÉNOMÈNES D'ESPRITS TAPAGEURS

Monetier de Briançon, le 26 janvier 1888. — Monsieur : Depuis longtemps, ma maison, et toute ma famille, sont victimes d'une forte obsession, de la part d'un mauvais esprit dont nous souffrons cruellement et sans relâche; nous subissons des tracasseries dont nous ne pouvons nous débarrasser. N'y a-t-il aucun moyen d'y remédier?

Des amis qui s'intéressent à notre pitoyable sort, m'ont vivement engagé

(1) Pour tous renseignements quelconques, prière d'adresser les lettres, 34, rue Pigalle, Paris, soit au secrétaire de l'Institut, soit à l'un des docteurs Flasschœn, Martel et Pinel.

à m'adresser à votre société spirite ; tel est le motif pour lequel je m'adresse à la pitié, à l'humanité de votre estimable société, la suppliant de me secourir, en me faisant obtenir un repos auquel nous aspirons depuis longtemps ; nous supportons des souffrances physiques et morales indicibles.

Voici les faits produits presque journellement, depuis à peu près deux ans : Pendant la nuit et le jour, des bruits de pas bien prononcés et précipités dans la grange, dans l'escalier y donnant accès, avec secousse, forts heurlements contre la porte de cette grange qui n'est pas ouverte ; de là, ouverture et fermeture de la porte de l'étable, et pendant que nous sommes couchés, même tintamarre ; de plus, les lits sont soulevés, ballottés, secoués, ébranlés à tel point, que notre sommeil est interrompu, sans recevoir cependant aucun coup.

Antérieurement, c'est-à-dire depuis avant ces deux années, et depuis environ cinq ans, en outre des faits ci-dessus relatés, sur notre lit, passait un être qui traversait la couverture, puis sautait à bas ; sa marche parfois légère, se faisait sentir quelque fois pesante, nous paralysant physiquement, tantôt sur l'estomac, tantôt sur les bras ou les jambes.

Cet être, en grattant les piquets de notre lit, faisait le même bruit que font les chats lorsqu'ils veulent s'aiguiser les griffes contre un morceau de bois ou de planche ; il grattait aussi parfois notre traversin. Un jour, l'un de nos enfants a cru voir un être ayant quelque partie du corps humain, passer entre mes jambes.

Puis ce sont des coups de fouet, des cris, hurlements d'animal, et des bruits identiques à ceux produits par un tas de planches qui s'écroulerait dans la grange ; enfin ce sont des pas, tantôt avec souliers minces, tantôt avec souliers grossiers et fortement cloués, puis des balayages raides, fortement accentués, toujours à la grange (ces faits derniers ont encore lieu aujourd'hui).

Les vaches, brebis et ânesse, sont presque étranglées pendant la nuit, détachées, et le licol de l'ânesse tout décousu, mis en pièces.

Un certain temps, ayant habité une autre maison, avec ma belle-mère, les mêmes bruits s'y sont fait entendre ! mon parrain, Eugène Gallice, un jour à la nuit tombante, puisait de l'eau à la rivière, lorsque plusieurs pierres vinrent tomber auprès de lui ; dans le trajet de la rivière à la maison, des pierres furent jetées de droite et de gauche, contre lui ; aucune ne l'a atteint et il n'a pu s'apercevoir d'où elles venaient.

Je me nomme Jacques-Joseph-André Gallice, âgé de 42 ans ; j'ai épousé Louise Brun ; ma belle-sœur a 42 ans ; mon parrain, Eugène Gallice, a 21 ans ; il est le seul enfant en vie du premier mariage de ma femme. J'ai 9 enfants en bas âge, et ce petit monde a besoin de manger ; je voudrais avoir la paix

dans mon travail ; veuillez donc m'être utile, et compatissant à mon bien malheureux sort ; n'étant guère lettré, je vous prie de faire parvenir votre réponse à M. B... au *Monétier de Briançon*, lequel a eu l'obligeance de me prêter son appui et sa main, pour la rédaction et l'écriture de la présente.

J. GALLICE.

Nous avons indiqué, à M. Gallice père ce moyen de se débarrasser de cette longue obsession, trouver le médium qui la provoque, et faire servir ce dernier à la moralisation des êtres qui les tourmentent.

Ce qui précède, avec quelques conseils que M. B..., homme intelligent, donnera sagement à cette famille si longuement éprouvée.

Nous attendons la réponse, et comme de coutume, nous sommes certains que cette persécution modifiera les idées de ceux qui en sont l'objet, les amènera à reconnaître l'utilité inéluctable des rapports entre les vivants et les morts.

LE SPIRITISME A L'AUDIENCE

Un procès très important a été plaidé ces jours-ci, devant le tribunal civil de la Rochelle. Il s'agissait d'une action en nullité de testament, intentée par Mlle la princesse Isabeau de Beauvau-Craon contre les légataires de la princesse sa mère. Plusieurs avocats ont pris la parole.

On sait que la princesse Isabeau s'est longtemps occupée de spiritisme. Au cours des débats, M^e Bellet, du barreau de Paris, rappelant les faits qui avaient précédé, en 1868, la mort dramatique du prince Louis de Beauvau-Craon, frère de la princesse Isabeau, a durement traité le baron et la baronne de Guldenstubbé, qui avaient été mêlés aux événements auxquels je fais allusion. La princesse Isabeau n'a pas été épargnée et sa belle intelligence n'a point trouvé grâce devant le lyrisme du défenseur de ses adversaires.

Enfin c'est avec un suprême dédain que cet avocat, en lisant une lettre versée aux débats, a prononcé le nom d'Allan Kardec, et c'est sur le ton du mépris qu'après avoir parlé de faits personnels à la princesse Isabeau et aux Guldenstubbé, il a généralisé ses attaques en ajoutant : « Les spirites font parler les guéridons, et font dire par les Esprits, à la personne dont il s'agit, qu'il y a autour d'elle des gens qui en veulent à sa vie. Voilà la personne qui se trouve atteinte de la monomanie de la persécution ; qui croit qu'il y a des parents, des amis, qui veulent la tuer, l'empoisonner. Elle est à leur entière discrétion, etc. »

Evidemment l'avocat parisien n'a pas entendu viser *tous* les spirites, mais il a généralisé, je le répète, et, dans une sortie, qui a peut-être paru

brillante aux cléricaux présents à l'audience — et de laquelle je ne donne par la citation ci-dessus, qu'une idée très affaiblie — il s'est écarté sensiblement du terrain sur lequel il aurait dû rester.

Les plaidoiries de cette affaire ont duré quatre jours. Je dois dire qu'un autre avocat, M^e Béraud, du barreau de la Rochelle, sans faire précisément une profession de foi spirite, a prononcé quelques paroles en faveur de notre doctrine; et que l'avocat de la princesse Isabeau, M^e Roy de Clotte, du barreau de Bordeaux, a relevé les phrases de M^e Bellet, et, tout en déclarant qu'il n'était point spirite et défendait seulement sa cliente, a remis, incidemment, à sa véritable place la philosophie d'Allan Kardec, infiniment plus consolante — a-t-il fait remarquer — que les négations du matérialisme.

En somme, sur quatre orateurs ayant à discuter sur des faits à l'origine desquels des spirites ont, paraît-il, joué un rôle — sur quatre orateurs, dis-je, un seul s'est permis d'attaquer nos idées; le second n'en a rien dit; et les deux autres, dont les intérêts étaient pourtant opposés, plaçant la philosophie spirite au-dessus des questions de personnes, l'ont traitée comme elle mérite de l'être, c'est-à-dire avec la déférence qui est due à une doctrine ayant l'avenir pour elle. Qu'ils me permettent de les en remercier.

ALEXANDRE VINCENT.

La Rochelle, 10 mars 1888.

LE CENTENAIRE DE L'ÉMANCIPATION DES JUIFS

L'année dernière, dans le numéro de la *Revue* du 15 avril, nous avons analysé le livre de M. Alexandre Weill portant le titre : « Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra; vie de Moïse. » Le vénérable écrivain qui, malgré son grand âge ne se repose pas, vient de faire paraître une œuvre nouvelle : « Le Centenaire de l'émancipation des Juifs. » Quand nous disons œuvre nouvelle, nous ne parlons pas peut-être très exactement : c'est plutôt le résumé de l'œuvre de toute sa vie qu'il faudrait dire. Lui-même nous l'apprend au commencement de sa préface.

« Ce livre, dit-il, est mon testament et mon chef-d'œuvre; il est le couronnement d'une œuvre dont j'ai conçu la première idée à l'âge de vingt ans, et que je n'ai commencée qu'à l'âge de cinquante ans, reculant toujours devant l'immensité de l'œuvre, et ballotté par les vicissitudes d'une vie de combats incessants pour l'existence matérielle. » Nous lisons plus loin, vers la fin de la même préface, page 8 : « On n'a qu'à lire l'histoire de *Ma Jeunesse* strictement conforme à la vérité, pour s'assurer qu'à travers toutes les vicissitudes et tous les dangers Dieu m'a créé pour cette sainte mission. »

Quelle est donc cette œuvre à laquelle l'auteur a pensé ou travaillé

pendant toute une longue vie, et pour laquelle il affirme avoir reçu une mission spéciale de Dieu ? C'est ce que nous allons examiner dans ce compte-rendu.

Très jeune encore, après avoir été choisi par le grand rabbin pour lecteur attitré du *Pentateuque*, il fut, malgré sa piété exemplaire, et « comme si la main de Dieu pesait sur lui » — ce sont ses propres expressions, — il fut, disons-nous, hanté par l'idée qu'il y avait deux Jéhova dans le *Pentateuque*, deux systèmes religieux dont l'un lui paraissait contraire à l'autre ; et cette idée, tout en l'effrayant, le poursuivait nuit et jour jusque dans ses songes. Alors, par un sentiment d'honnêteté auquel nous nous plaisons à rendre hommage, et qu'on serait heureux de rencontrer souvent chez les élèves de nos séminaires catholiques, il prit le parti de renoncer au rabbinat auquel il était destiné, pour ne pas mentir à sa conscience et n'être pas obligé d'enseigner aux autres des doctrines auxquelles il avait cessé de croire. Et ce qui nous donne une haute idée de son caractère, c'est qu'il prit cette résolution malgré l'état précaire de sa situation matérielle, et tout en ayant la prévision très nette des luttes et des vicissitudes qu'il lui faudrait affronter pour se créer une position aussi avantageuse que celle qu'il trouvait toute faite en suivant la carrière du rabbinat.

Sitôt qu'il eut conquis par son travail la situation de fortune nécessaire pour pouvoir se livrer en toute liberté d'esprit à ses chères études, il aborda résolument sa tâche et son occupation de tous les instants fut de vérifier dans les textes si les impressions de sa première jeunesse sur le double système religieux du *Pentateuque* étaient oui ou non fondées. Le résultat de ses recherches longues et consciencieuses fut qu'il ne s'était pas trompé. Il constata que la doctrine de Moïse avait été défigurée ; qu'un élément étranger entièrement contraire aux enseignements du chef des Hébreux avait été introduit dans la Bible ; et il s'attacha à séparer cette ivraie du bon grain. Cette œuvre d'élimination et de restitution fut poursuivie dans une série de traités dont le premier fut publié il y a vingt-cinq ans sous le titre : « *Moïse, le Talmud et l'Evangile* : vint ensuite *le Nouveau Sinaï* ; plus tard, *le Pentateuque selon Moïse et selon Esra*, suivi bientôt de *la Vie de Moïse* ; et enfin *le Centenaire de l'Emancipation des Juifs* que nous présentons aux lecteurs de la *Revue*.

M. Alexandre Weill, comme tous les grands réformateurs religieux, a pensé que la base de toute morale et, par conséquent, le fondement de toute société bien équilibrée repose sur une notion saine et rationnelle de la divinité. D'après lui, et nous nous empressons d'affirmer que nous sommes entièrement de son avis sur ce point, la conception de Dieu, c'est-à-dire de la force créatrice qui gouverne l'univers est le critérium infailible de la

valeur des civilisations. Prenez un peuple chez qui la conception de Dieu est incomplète ou erronée et vous verrez des abus et des injustices correspondre précisément aux points défectueux de cette conception. Ainsi la croyance à un Dieu fantasque et capricieux engendre forcément le despotisme. La foi en plusieurs dieux s'abandonnant à l'envi à toutes les passions qui dégradent l'humanité ne manquera pas de pousser les peuples à satisfaire leurs instincts les plus bas et leurs penchants les plus désordonnés. Et cela se comprend très bien : comment veut-on que des hommes généralement ignorants et souvent inconscients puissent réprimer les désirs charnels et égoïstes auxquels on leur enseigne que leurs dieux se livrent avec la plus parfaite tranquillité de conscience ? Aussi voyez comment les Romains de la décadence ont succombé pourris jusqu'à la moelle sous l'invasion des vices crapuleux dont les hôtes de l'Olympe leur avaient donné l'exemple démoralisateur.

Et ce n'est pas seulement la croyance à des dieux corrompus qui entraîne les peuples à la décadence et à la ruine : c'est aussi, et surtout, l'absence de foi en la divinité, l'athéisme. De nos jours, le scepticisme et une fausse science ont conduit un certain nombre d'esprits, et pas des moins distingués, à nier l'intervention de toute force dirigeante dans la création. A mesure que ces doctrines déplorables se répandent parmi les masses, les instincts matériels, les vices de toute nature, l'égoïsme féroce qui cherche à se satisfaire par tous les moyens, même au prix de l'entière ruine des autres, se propagent avec une inquiétante rapidité dans nos sociétés modernes. C'est là un redoutable danger pour notre civilisation qui porte en elle tant d'autres germes de destruction. C'est contre cet état de choses si gros de périls pour l'avenir que M. Alexandre Weill, avec un certain nombre de philosophes et de savants, désirerait réagir dans l'intérêt de tous. Et quel est, selon lui, le remède contre l'athéisme et le matérialisme, quel est le rempart contre cet envahissement constant de l'individualisme et de l'égoïsme à outrance ? C'est, comme nous l'avons déjà dit, une conception rationnelle et acceptable de la divinité et de son action sur l'univers.

Car il n'y a pas à se faire illusion à cet égard : les anciennes conceptions qui prêtent à Dieu nos passions et nos caprices n'ont pour résultat que de détruire absolument la notion d'un être suprême. En effet, toute personne ayant une lueur de bon sens ne manquera pas de se faire ce raisonnement : si Dieu est réellement tel que nous l'enseigne la doctrine catholique : s'il punit éternellement pour la faute d'un moment ; s'il choisit sans raison certains êtres pour les combler de biens qu'ils n'ont pas mérités ; s'il se plaît à être flatté, adoré et encensé ; s'il voue au malheur éternel la plus grande partie de l'humanité qui n'a pu connaître la loi qu'il a révélée seule-

ment à quelques privilégiés ; s'il viole ainsi tous les principes de l'équité que l'homme porte au fond de sa conscience, c'est un Dieu injuste, c'est un Dieu tyran ; il vaudrait mieux qu'il n'existe pas ; ou plutôt, il n'existe réellement pas autrement que dans les conceptions erronées des hommes iniques et passionnés comme lui. Et puisque c'est là le dieu que les prêtres des nations les plus avancées et les plus civilisées du monde offrent à notre adoration, il faut croire qu'on n'a pu mieux trouver ; et alors il vaut mieux rejeter carrément l'existence de l'être suprême, le laisser de côté, s'en passer comme dit Laplace, et le considérer comme une hypothèse inutile.

C'est là précisément ce que M. Weill voudrait éviter comme nous et tous les spiritualistes que préoccupe la destinée des sociétés humaines ; car, nous le répétons, parce qu'on ne saurait trop insister sur ce point, avec l'athéisme il n'y a plus de vraie morale, il n'y a plus d'avenir pour l'humanité, il n'y a plus que la lutte brutale des instincts et des égoïsmes individualistes, lutte qui finira nécessairement par une catastrophe dans laquelle s'abîmera ce qui reste de vertu et d'honnêteté parmi les hommes.

Nous nous proposons d'examiner quelle est la conception de Dieu tirée par M. Weill de la doctrine de Moïse expurgée des erreurs d'Esra et du Talmud. Voici d'abord comment il établit l'existence de Dieu dans la dernière partie du livre ayant pour titre : *Catéchisme mosaïque israélite pour les grands et les petits enfants*, pages 214 et 215. Nous prions nos lecteurs de ne pas s'étonner si nous mettons sous leurs yeux des citations un peu longues ; pour se bien pénétrer de la pensée de l'auteur, la lecture du texte vaut mieux que toutes les analyses ; et d'un autre côté un très petit nombre de privilégiés pourront se procurer l'ouvrage dont cent cinquante exemplaires seulement ont été mis en vente, ainsi que nous l'apprend M. Weill dans l'avis au public qu'il a mis en tête du livre.

Voici donc comment il enseigne Dieu aux jeunes Israélites : « Vous ne vous rappelez pas, mes amis, qu'avant de naître, une force, un pouvoir quelconque, vous ait consultés pour apprendre de vous dans quelle forme et chez quelle nation, dans quel sexe vous désiriez venir au monde. Vous êtes nés tels que vous êtes, malgré vous. Vous n'aviez pas la moindre liberté avant de naître, avant d'entrer dans ce monde. Il en sera de même pour le moment où il vous faudra en sortir. Qui que vous soyez, empereur ou esclave, homme ou femme, Français, Anglais ou Allemand, il vous faudra mourir, quitter cette terre et nul pouvoir ne vous consultera pour ce suprême moment. Vous ne serez pas plus libre après votre mort qu'avant votre naissance. La liberté ne vous est octroyée qu'avec la vie et la raison. Cette liberté est grande, indéniable. Elle est l'apanage et le privilège de l'homme ; car l'homme seul a la liberté de refuser la vie, de

« ne pas vivre et de hâter sa mort. C'est le plus grand bienfait du Créateur ;
 « bienfait qu'il a exclusivement réservé pour l'homme, son fils et son égal.
 « Car, comme je vous le prouverai tout à l'heure, le but de l'homme étant
 « de se rapprocher le plus possible de son Créateur, par sa vertu et sa jus-
 « tice, en d'autres termes, par ses travaux en faveur des plus faibles que
 « lui, soit volontairement par vertu, soit obligatoirement par justice,
 « l'homme seul par la mort, dont seul, parmi toutes les créatures de Dieu,
 « il a la conscience, peut refuser à un plus fort que lui la coopération à un
 « vice ou à un crime. Il peut mourir vertueux, juste et grand comme un
 « Dieu ; privilège que le Créateur a refusé aux animaux, aux végétaux et aux
 « minéraux. Vous avez donc été créés par une force supérieure, au-dessus
 « de vous et qui dispose de vous avant votre naissance et après votre mort.
 « C'est cette force supérieure aussi qui vous a donné pendant la vie le pou-
 « voir de vous mouvoir librement et la volonté de choisir entre une action
 « et une autre : ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de l'âme. Vos parents
 « auxquels vous devez vos corps et même la conformation plus ou moins
 « forte et saine de vos corps ne vous ont nullement donné votre âme. en
 « d'autres termes le libre arbitre de vos volontés et de vos actions. C'est
 « évident ; car si les parents pouvaient être les créateurs de cette âme ou de
 « cette force spirituelle qui domine le corps, ils la donneraient à tous les
 « enfants sans distinction et dans la même mesure. Or, s'il est vrai qu'il y
 « a une certaine ressemblance, un certain air de famille entre les enfants
 « des mêmes père et mère, il est également vrai que pour le caractère, qui
 « est l'effet d'une dose plus ou moins forte d'esprit ou de génie, pas un
 « enfant ne ressemble à son frère ou à sa sœur, bien que ce soient les
 « enfants des mêmes parents. Forcément donc, c'est une force supérieure
 « qui distribue, non d'après sa volonté arbitraire, mais d'après sa justice ces
 « doses spirituelles, qui sont pour le corps ce qu'est le feu pour une locomotive,
 « la force motrice que la raison fait mouvoir en avant ou en arrière
 « selon son jugement et sa liberté d'option. *Il y a donc une force supérieure
 « et autonome au-dessus de la création et des créatures.* »

(A suivre.)

CÉPHAS.

FEMME ET PRÊTRE

Par Madame CLAIRE VAUTIER

Il y a environ un an, Mme Claire Vautier (de l'Opéra) débutait dans la littérature par un roman dont il a été rendu compte à cette époque, et qui portait pour titre : *Monsieur le Marquis*. C'était une histoire saisissante, pleine de curieux détails, et qui a dû sembler étrange à plusieurs de nos

contemporains. On y trouvait des scènes de magnétisme, et même de spiritisme, prises sur le vif, largement traitées, peintes avec un talent à la fois très sobre et très clair. Tous les tableaux, reliés avec aisance par la chaîne naturelle des passions mises en jeu, vivaient et s'enlevaient sans la moindre trace d'effort sur le fond d'un drame poignant, parfois terrible. Ce n'étaient point des reflets d'acier, des éclairs d'épées ou de couteaux qui jetaient des frissons sinistres dans ce récit : mais une arme plus subtile et plus aiguë s'y manifestait par ses ravages : la force psychique au service d'une volonté effrénée dans son besoin de domination. Ce n'est pas le moment de revenir sur cet ouvrage avec plus de développements. Je veux seulement rappeler de quelle plume alerte et sûre d'elle-même l'auteur s'acquitta de la lourde tâche qu'il s'était imposée, non comme un débutant, mais comme un écrivain de vieille race, qui aurait simplement ressaisi, après un peu de repos, l'outil de bonne trempe forgé dans ses existences antérieures.

Dans *Femme et Prêtre*, le nouveau roman de Mme Vaultier, nous retrouvons les mêmes qualités d'écrivain et de peintre, plus accentuées encore. Les détails y prennent moins d'importance, et les tableaux, plus massés, y gagnent en vigueur. Mais je veux surtout parler du fond de cette œuvre philosophique et hardie, aussi savante que curieuse ; et c'est ce fond, au moins autant que la forme, qui établit un lien de parenté entre *Monsieur le Marquis* et *Femme et Prêtre*. Dans l'un et l'autre de ces ouvrages nous voyons l'homme qui se place en dehors de la sphère de ses semblables pour les dominer au nom de l'autorité divine, en un mot le théocrate ; la force des choses le met aux prises avec la femme : de là le drame.

Dans *M. le Marquis*, le théocrate ne dépend que de lui-même, ou plutôt de son incommensurable orgueil ; doué d'une intelligence qui confine au génie, il ne sait pas se borner dans le sentiment qu'il a de son importance ; dès lors il se fait grand prêtre, grand hiérophante, il se « fabrique tout seul un petit vêtement pontifical dans la grande robe de « l'antiquité ». C'est un érudit, doublé d'un magnétiseur, qui ne répugne pas à se tripler d'une sorte de charlatan bizarre, nature réservée n'agissant que sur des cercles de son choix, n'ayant aucune ressemblance avec le bateleur des foules. Quand un milieu ne lui paraît pas suffisamment docile, il aime à répéter cette phrase capable de frapper les imaginations délicates et suggestibles : « Ceux qui me résistent, je jette sur eux la folie ou la mort. » On le voit, c'est un type exceptionnel, un cas tératologique.

Dans *Femme et Prêtre* (et pour cela sans doute, ce livre passionnera encore davantage la grande masse des lecteurs, le grand public), le théocrate seul s'appelle légion, tout le monde le connaît, et le Père Giuseppe n'est qu'un exemplaire particulier d'un formidable tirage qui s'appelle la Compagnie de

Jésus, exemplaire toujours le même dans ses caractéristiques, sans droit à la vie propre, cadavre uniforme automatiquement rejeté par le broiement d'une presse dure et noire.

Mais le théocrate, — quel que soit son rêve d'ambition personnelle, ou quelle que soit la cadavérisation qui mette son orgueil à la remorque d'une ambitieuse compagnie, — ne saurait échapper à sa nature d'homme et à l'attraction de la femme. Certains prêtres ont brisé leurs vœux ; il en est qui, pour tout concilier, se sont élevés dans l'idéal avec l'âme de la bien-aimée ; ceux-ci, comme ceux-là, en ouvrant leurs cœurs aux victoires de l'amour, sont sortis de la théocratie hautaine et sèche, ils ont glorifié l'humanité. Quant aux autres, ils ne peuvent toucher à la femme que pour la flétrir. Ainsi fait Micaëlo Barucci (le Père Giuseppe) pour Gilberte Gervais. Mais, pour l'auteur de *Femme et Prêtre* comme de *Monsieur le Marquis*, la femme n'est pas seulement un élément, une pierre de touche pour juger le théocrate, en un mot un accessoire ou un repoussoir dans l'histoire de celui-ci. Non, dans les romans de Mme Vautier, la femme n'est pas seulement un élément, elle est un être. Elle joue son rôle au premier plan, tout comme l'homme. C'est pourquoi son dernier livre ne s'appelle pas « Le Prêtre », mais bien « Femme et Prêtre » (de même que son premier ouvrage aurait pu s'appeler « Femme et Prophète », peut-être avec plus de raison encore, car à la dernière page c'est la femme seule qui reste au premier plan).

Donc Gilberte Gervais est quelqu'un. C'est une nature indomptable, aussi énergique que franche, et qui ne se pique point de résignation chrétienne, imprégnée qu'elle est du sens de la justice. Micaëlo l'a prise, elle prendra Micaëlo ; et, dans un corps-à-corps incessamment renouvelé, les destinées de ces deux êtres ne se lâcheront plus, même lorsque les circonstances les sépareront en apparence. Que la femme soit la victime du prêtre, hiérophante ou jésuite, l'auteur ne le veut pas. Vaillamment elle proclame la lutte, elle affranchit la femme, et terrasse le misérable qui se croit plus qu'un homme parce qu'il se place au-dessus de ses devoirs. Toute l'histoire de *Femme et Prêtre* est conduite en pleine logique. Avec autant de délicatesse que de naturalisme l'auteur envisage toutes les conséquences de ses données. Les orgueilleux ne sont accessibles à l'amour que par les surprises des sens ; avec eux il ne saurait donc être question d'amour idéal ; c'est la nature physique seule qui est en jeu. Comme conséquence logique, l'enfant joue un grand rôle dans les deux romans de Mme Vautier. Mais ce n'est pas tout : cet enfant sera le fils de la violence. L'homme qui se place par principe au-dessus des conditions de l'humanité et qui ne subit l'amour que par les accès passagers et d'autant plus violents de la nature, ne saurait suivre, dans la conquête de la femme, une voie progressive, un

harmonieux crescendo; fouettée de révoltes, faite de déchéance, la passion chez lui tend à se manifester par la violence, et, malgré une attraction mutuelle, sa caractéristique c'est le viol. Le dénouement de *Femme et Prêtre* est plus sombre que celui de *Monsieur le Marquis*, où la mère se détache dans une note de sérénité, tandis que le prophète s'efface simplement dans l'oubli. Dans *Femme et Prêtre*, l'enfant, après avoir été une consolation momentanée, une sorte de trêve, meurt par la faute du père; et la lutte recommence jusqu'à ce que Barucci soit entraîné à la mort par une sorte de fatalité.

D'où vient que deux drames analogues donnent des dénouements si différents? Le premier n'est pas dans la logique de la justice. Le deuxième n'est pas dans la logique de l'amour. C'est que ces deux histoires, comme presque toutes celles qui sont prises sur le modèle de la vie, ne peuvent présenter qu'un dénouement provisoire; elles n'embrassent qu'une existence humaine, elles ne contiennent qu'un acte du drame des existences successives. Vraisemblablement Gilberte et Micaëlo se retrouveront dans des conditions nouvelles, où celui-ci sera affranchi du joug théocratique, en même temps qu'il sortira des langes de son égoïsme. Il ne lui suffira pas d'avoir été entraîné dans les flots par une sorte d'apparition; il voudra réparer le mal qu'il a fait à Gilberte, il voudra aussi se dévouer à l'enfant qu'il a repoussé, reniant sa propre chair; et si Gilberte l'aime encore, malgré les heures noires du passé, ce n'est pas seulement une réparation qu'il tentera pour donner satisfaction à la justice, c'est un acte d'amour qui s'élèvera de ce cœur purifié et qui pourra unir à jamais, dans une harmonie chèrement conquise, la vaillante victime et le sombre bourreau d'autrefois.

D'ailleurs cette philosophie de la pluralité des existences est exaltée par l'auteur de *Femme et Prêtre* dans maintes pages de son livre. « Ah! s'écrie Vacherot (un des principaux personnages du second plan) cette philosophie de la préexistence, quand je l'eus approfondie, me donna la clef de tant de mystères, et l'infini du passé, comme l'infini de l'avenir, se déroula à mes yeux dans un éblouissement. Je compris « ce qui ne finit pas », et, devant la mort redoutable, je me pris à sourire, car elle cessait d'être le terme des choses, pour devenir le renouveau! » Celui qui parle ainsi est un moine défroqué, auteur d'un ouvrage intitulé « Celui qui console »; et les lecteurs spirites trouveront sans doute quelque ressemblance entre ce personnage et l'auteur, aujourd'hui vaincu, d'un admirable livre au titre analogue. Pourquoi vaincu? Ah! le Vacherot du roman prévoit lui-même cette défaite: « Ceux à qui nous avons appartenu, s'écrie-t-il, ne nous lâcheront pas, et, tôt ou tard, vous, comme moi, nous la reprendrons, cette livrée du prêtre qui a brûlé ma chair, et torturé votre âme! »

Parmi les autres personnages épisodiques, il faut signaler le père et la

mère Gervais, les parents d'adoption de Gilberte, et tout particulièrement la maman Gervais, âme simple et naïve, inépuisable de tendresse et de dévouement; puis M. de la Roche-André, esprit libre et nature généreuse; il faut citer la Mère Prudence, la Supérieure au jugement sûr et au cœur droit, qui aime mieux descendre de son poste que de faire fléchir sa conscience: « Il
« m'est impossible, écrit-elle à Gervaise, de juger des erreurs humaines
« selon que l'Eglise le commande. Dans de telles conditions, réprouvant la
« règle que je suis contrainte à suivre et à faire observer, je crois qu'il est
« de mon devoir de renoncer à diriger ma communauté et de redevenir
« simple religieuse. »

Une page saisissante est la mort de Madame de la Roche-André, que les prêtres ont terrifiée par la perspective de la colère céleste; il lui semble entendre des voix funèbres qui chantent le *Dies iræ*; tandis que Gilberte s'efforce de l'arracher à ces terreurs fantastiques du catholicisme pour lui montrer la vérité de la mort dans l'aurore d'une renaissance: « Détournez
« les yeux de l'image terrible et mensongère qui hante votre esprit...
« Endormez-vous en paix; vous allez au réveil! »

Renaissance, pluralité des existences; voilà bien la consolation suprême et le refuge de tous. C'est là que les plus attardés prendront leur élan, que les plus desséchés se retremperont. Et quels plus attardés, quels plus desséchés, que ces théocrates prisonniers de leur propre orgueil, ou prisonniers de la sinistre machine qui les enchaîne à l'état de rouages! Quels plus à plaindre que ces hommes qui stérilisent leur esprit et leur cœur en se mettant en dehors et en croyant se mettre au-dessus de l'humanité! Mais la réincarnation leur ouvrira un jour la porte de salut pour les dépouiller de leur orgueil, de leur égoïsme, de leur sécheresse. Vacherot, aujourd'hui hélas! redevenu leur frère de baignoire, demain ressuscité de sa défaillance, ouvrira leurs yeux sur les horizons de progrès; libre du joug, il leur fera adorer ce qu'ils l'ont contraint à brûler; il les prendra par la main et il leur montrera la route; car il se rappellera ce que son élève Gilberte disait un jour de lui: « Il me fit entrevoir de splendides horizons où la vie et la mort
« se confondent dans un éternel renouveau; où l'être s'agit sans cesse pour
« connaître et grandir, où le Dieu de l'Univers règne dans la justice et la
« miséricorde, appelant à lui tous les êtres, quels que soient d'ailleurs les
« chemins qu'ils parcourent, malgré leurs défaillances et leurs luttes. Ils
« monteront plus lentement les uns que les autres; ils retomberont parfois
« dans l'infériorité dont ils s'étaient affranchis, mais ils s'élèveront de nou-
« veau vers la lumière. »

Vacherot, du fond de la tombe où tu as laissé ensevelir ton intelligence, les spirites t'évoquent pour l'avenir!

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Le coup du Lapin, par Félix Fabart, chez Marpon et Flammarion, éditeurs.

Une rivalité sociale et amoureuse en province, sur laquelle se greffent un épisode émouvant de l'invasion allemande et une esquisse fort intéressante du Comité central qui engendra la Commune de 1871, le tout entremêlé d'aperçus souvent originaux sur la politique, la religion, la franc-maçonnerie, le spiritisme, etc., etc... : tel est le sommaire du livre nouveau que l'auteur de l'histoire politique et philosophique de l'*Occulte* vient de faire paraître.

Le cadre est vaste et bien rempli; un encouragement patriotique se dégage de l'ensemble de l'œuvre, et l'action y est toujours assez vive pour charmer l'attention du lecteur.

Dans ce volume, l'auteur parle des phénomènes du magnétisme et du spiritisme en homme qui les a étudiés et compris, aussi en tire-t-il de sages déductions pleines de logique et de bon sens. Nos lecteurs voudront lire ce drame de village, si attachant et si moral dans la forme et dans le fond.

SOUVENIRS D'UN SPIRITE, par M. Amand Groslez, paraîtra fin mars; la famille de M. Groslez, respectueuse de ses volontés dernières, a fait imprimer ces souvenirs, et en fait le dépôt, à la Société scientifique du spiritisme, au prix de 2 fr. par volume, port payé.

Chacun reconnaîtra dans ces pages, cet écrivain spirite qui avait sa note spéciale et primesautière, qui soutenait sa thèse avec passion. Nous ne sommes pas d'accord sur tous les points que traite M. A. Groslez, et nous reviendrons plus longuement sur cette œuvre posthume si intéressante pour les véritables spirites.

L'AMOUR ET LE MARIAGE, *selon le spiritisme, synthèse psychologique donnant le sens ésotérique de la Genèse* (1 vol. in-18, p. 3 fr. 50).

M. J. E. GUILLET, a fait à la Librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, un dépôt de ce livre qui vient de paraître; il contient l'exposé des lois d'attraction spirituelle qui régissent les Esprits au point de vue sexuel; l'Amour et par conséquent le Mariage qui en découle, est basé sur ces lois.

L'auteur, pour nous faire connaître ces lois d'attraction s'est inspiré des divers ouvrages médianimiques, et, incidemment, des personnages célèbres dans le genre passionnel; il termine par un commentaire de la cosmogonie mosaïque, résumant la question au point de vue scientifique, spirite et moral.

Que l'auteur soit ou non dans le vrai, ce dont il fait le public juge, son œuvre mérite d'être lue et méditée, car les sujets qu'il aborde doivent être étudiés, non seulement par les spirites, mais encore par tous ceux qui aiment à discuter sur les grands problèmes de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50:émaillee.	3 fr. 50
<i>L'âme et ses manifestations dans l'Histoire.</i> par Eugène Bonnamère.	3 fr. 50
<i>Recherches sur le spiritualisme.</i> par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
<i>Episode de la vie de Tibère</i> , œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
<i>L'Abbaye des Bénédictins</i> , par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
<i>La Magie dévoilée</i> , ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Épuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les quatre Évangiles de J.-B. Rostaing et le <i>Livre des Esprits</i> , réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
<i>Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes</i> , par le Dr Vahu.	5 fr. »
<i>Choix de dictées spirites</i> , par le Dr Vahu.	1 fr. »
<i>Psychologie transformiste</i> , évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourguès.	1 fr. »
<i>Études spirites</i> , groupe bisontin. <i>Études économiques.</i>	3 fr. 50
<i>La Muse irritée</i> , poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
<i>Choses de l'autre monde</i> , 3 ^e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
<i>Les Chrysantèmes de Marie</i> , par C. Chaigneau.	3 fr. 50
<i>Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence</i> , Dr Vahu.	3 fr. 50
<i>Conseils aux pères de famille</i> , Dr Vahu.	1 fr. 50
<i>Spiritisme, fakirisme occidental</i> , Dr Gibier.	4 fr. »
<i>M. le marquis</i> , histoire d'un prophète, par M ^{me} Claire Vautier.	3 fr. 50
<i>La Cité chinoise</i> , par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
<i>Cosmogonie des fluides</i> , par A. Bourdin.	1 fr. 25
<i>La raison du spiritisme.</i>	3 fr. »
<i>La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme</i> , par la Société Atmique.	1 fr. »
<i>Préface des commentaires sur le sômedaewo de Gaetomo</i> (Société Atmique).	1 fr. »
<i>Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.</i>	3 fr. »
<i>Le messie de Nazareth.</i>	3 fr. »
<i>Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.</i>	1 fr. 50
<i>Dans le ciel et sur la terre</i> , par Camille Flaminarion, avec figures.	5 fr. »
<i>Le spiritualisme dans l'histoire</i> , relié, par Rossi de Gustoniani.	3 fr. »
<i>Les grands mystères</i> , par Eugène Nus.	3 fr. »
<i>Les dogmes nouveaux</i> , par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

<i>Les miettes de l'histoire.</i>	10 fr. »
<i>Les Évangiles</i> , par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
<i>Esprit des Gaules.</i>	7 fr. »
<i>Terre et ciel.</i>	7 fr. »
<i>L'enfer</i> , par Callet,	4 fr. »
<i>La réalité des Esprits</i> , par de Guldenstuble.	25 fr. »
<i>De Mirville, Pneumatologie des Esprits.</i>	10 fr. »
do <i>Question des Esprits.</i>	7 fr. »
<i>Lettres du grand prophète Nostradamus.</i>	10 fr. »
<i>La vérité aux médecins</i> , par le Dr Gomet.	5 fr. »
<i>Somnambulisme</i> , par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
<i>De la démonialité</i> , par Sinistrari,	10 fr. »
do do	5 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
do par Robert.	10 fr. »
do par Pigeaire.	10 fr. »
do par Charpignon.	10 fr. »
<i>Correspondance</i> , par Beleuze, 2 vol.	10 fr. »
<i>Révolutions d'outre-tombe</i> , par L'ozon, 4 vol.	12 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
<i>Dogmes chrétiens et pluralité des mondes</i> , par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant: H. JOLY.